

L'Église serbe en Turquie

In: Échos d'Orient, tome 3, N°6, 1900. pp. 343-351.

Citer ce document / Cite this document :

Théarvic M. L'Église serbe en Turquie. In: Échos d'Orient, tome 3, N°6, 1900. pp. 343-351.

doi : 10.3406/rebyz.1900.3300

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz_1146-9447_1900_num_3_6_3300

L'ÉGLISE SERBE EN TURQUIE

A l'ancienne Église serbe, les *Échos d'Orient* ont déjà consacré deux ou trois mots. Ebauchée en 1221 à l'élévation de saint Sabbas sur le siège métropolitain d'Oujtza, reconnue semi-autonome à la même date par les Grecs de Nicée, agrandie à partir de 1333 avec les conquêtes d'Etienne Douchan, déclarée tout à fait indépendante en 1346 au grand Synode national de Serrès, excommuniée par les Byzantins en 1352, acceptée par eux comme Eglise-sœur en 1375, abolie au profit de l'archevêché gréco-bulgare d'Ochrida en 1459, rétablie au milieu du xvii^e siècle pour le plus grand bien du moine Macaire, frère du grand vizir Méhémet Sokolovitch, désorganisée par les deux émigrations de 1690 et de 1737 qui jetèrent deux patriarches et plus de 50 000 familles jougo-slaves au delà des frontières ottomanes, l'Eglise serbe d'Ipek fut officiellement supprimée en 1766.

Il s'est écoulé cent-trente-cinq ans depuis, et les ruines faites alors sont restées des ruines. Le resteront-elles toujours? Un peuple existe qui ne l'entend pas ainsi, un peuple ou plutôt une race entière, et l'on ne saurait dire ce qu'il adviendra.

Pour les Serbes, le patriarcat détruit en 1766 se confond un peu avec la grande patrie détruite en 1389. S'il leur tient à cœur de reconstituer ce que les armes turques brisèrent dans les plaines de Kosovo, il ne leur déplairait pas non plus de rétablir ce qu'anéantirent les intrigues phanariotes auprès de la Sublime Porte. C'est même, semble-t-il, le patriarcat qu'ils voudraient faire revivre en premier lieu pour suppléer la patrie encore impossible et la préparer. Témoin de leur grandeur aux jours de l'indépendance nationale, gardienne de leur dernier reste d'autonomie aux siècles de la domination étrangère, l'Eglise d'Ipek renouvelée serait, pensent-ils, le meilleur instrument de

l'émancipation plus complète et plus large que réservent, à brève échéance peut-être, les temps à venir. Et tous d'un commun accord travaillent à la restaurer.

Les efforts de tous, il faut bien le dire, ne sont pas de trop. Il y a tant de rivaux qui jaloussent férocement le petit organisme politique et religieux dont Belgrade est le cœur! Plus les patriotes serbes sourient au projet d'une Eglise qui engloberait tous les représentants orthodoxes de leur race, et plus ce projet rencontre d'opposition chez les ennemis naturels de la Grande-Serbie rêvée. Ces ennemis de la Grande-Serbie ont pour eux le nombre et la force. Tout le monde les connaît. Qui ne sait, par exemple, que l'empire ottoman ne peut vouloir d'un Etat destiné à se tailler la plupart de ses futures provinces dans les provinces ottomanes? Depuis la fin du siècle dernier, le pauvre empire turc a subi de telles amputations, surtout du côté de l'Europe, qu'il y aurait héroïsme pur de sa part ou folie à faciliter de nouvelles opérations de cette nature.

Qui ne sait aussi que la Russie d'à présent n'a plus vis-à-vis des Jougo-Slaves des sentiments absolument identiques à ceux que professait la Russie de naguère? Protectrice née des petits frères trop faibles pour vivre exclusivement d'une vie propre, la Russie entend conserver ce rôle le plus longtemps possible, et, par suite, elle ne voit aucun avantage à favoriser la constitution, dans le Balkan, d'un corps politique assez fort pour se suffire à lui-même.

Et que dire des Bulgares, des Albanais, des Koutzo-Valaques, des Grecs? Ne parlez pas à ces groupes turbulents d'accepter pour voisin un gros Etat, qui leur ôterait, à ses débuts, le souci de se disputer la Macédoine et qui, bientôt, chercherait sans aucun doute à les humilier de sa pré-

pondérance. Quant à l'Autriche, depuis que la politique du *Drang nach Osten* a mis Salonique et la mer Egée au bout de ses convoitises, depuis que le Congrès de Berlin a livré Séraïévo à ses fonctionnaires et Novi-Bazar à ses soldats, elle occupe sans contredit le premier rang parmi les puissances le plus sincèrement hostiles aux plans qui s'élaborent à Belgrade. Au total, la Grande-Serbie à reconstituer n'a que des ennemis, et ces ennemis, je le répète, sont, par le fait même, opposés à toute restauration de la vieille Eglise d'Ipek.

La restauration projetée ne trouve également que des adversaires sur le terrain religieux ou soi-disant tel. Ici, comme on le devine, c'est du patriarcat œcuménique et de l'exarchat bulgare que je veux parler. Le patriarcat, sans recourir aux canons des sept premiers Conciles, a toutes sortes de bonnes raisons pour ne pas se prêter à la reconstitution de l'Eglise d'Ipek : outre qu'il fut le principal auteur de sa ruine et qu'il reste un des principaux détenteurs de ses dépouilles, ce très apostolique patriarcat du Phanar ne saurait oublier que si Dieu le conserve tant bien que mal sur la terre, c'est pour qu'il lutte sans trêve ni merci en faveur de l'hellénisme contre les barbares. Et l'exarchat? L'exarchat, lui aussi, a son but bien déterminé. Montrer aux orthodoxes de Thrace et de Macédoine qu'ils appartiennent, non pas à la race grecque, non pas à la colonie koutzo-valaque, non pas à la famille serbe, mais bien à la souche bulgare, telle est sa raison d'être et sa mission. Comment pourrait-il, avec cela, favoriser la reconstitution de l'Eglise, nécessairement rivale, détruite en 1766?

Donc, où que l'on regarde, partout des ennemis, partout des jaloux qui trouvent leur intérêt et peut-être aussi leur plaisir, à jeter chaque jour une pierre de plus sur le tombeau où la grande Eglise serbe morte dort. Et pourtant les vrais patriotes ne désespèrent pas : ce que leurs cousins moins civilisés de Sofia ont fait, ils comptent le faire eux aussi. N'ont-ils pas sous les yeux, pour soutenir leur courage,

les résultats déjà obtenus? Dans le royaume d'Alexandre I^{er}, l'Eglise serbe jouit d'une autonomie complète, sous la direction du Synode installé à Belgrade. De même dans la Tserna-Gora, où le métropolite de Tsetinié ne reconnaît d'autre supérieur que le prince et Dieu. Autonome aussi, malgré certaines apparences, le groupe ecclésiastique orthodoxe de Bosnie et d'Herzégovine. Ces trois autocéphalies, serbo-royale, monténégrine et bosno-herzégovinienne, fonctionnent sur les territoires de l'ancien patriarcat d'Ipek : pourquoi ne pas les regarder comme des pierres d'attente, ou plutôt comme des pans de murs solides, que le vaste édifice à reconstruire utilisera? Les patriotes serbes les considèrent ainsi. Ils peuvent même prétendre, au besoin, que leur vieille autonomie ecclésiastique n'a jamais croulé tout entière. A Karlovitz, dans le royaume de saint Etienne, un prélat de leur race, métropolite jusqu'en 1848, patriarche depuis, gouverne une Eglise orthodoxe qui ne relève de personne autre au monde, et qui a le droit presque incontestable de se présenter comme le prolongement du patriarcat primitif. L'Eglise de Karlovitz date, en effet, de 1690, et son fondateur fut un patriarche d'Ipek, Arsène Tsernoïévitch, celui-là même qui entraîna 37 000 familles serbes sur les terres de Léopold. N'est-ce pas un fait de bon augure pour les destinées des Serbes, que l'existence de cette autocéphalie, directement greffée sur l'ancien patriarcat national?

Tant d'autonomies ecclésiastiques pour des orthodoxes de même race, mais cela, dira-t-on, cela ne peut servir qu'à témoigner du morcellement politique subi par les éléments de cette race! Oui, sans doute, la multiplicité des autonomies religieuses est une preuve du morcellement politique. Toutefois, si elle en est la preuve, elle n'en est point la cause; elle en est plutôt le remède. Car l'émiettement politique existe là même où l'indépendance religieuse n'existe pas, et ses effets, on peut l'affirmer sans crainte, n'en sont que plus

désastreux. L'Église, en effet, revêt toujours en Orient un caractère national : du moment qu'elle est, elle tient lieu de patrie, et son action, consciente ou non, ne cesse de s'exercer à l'encontre des ennemis de la race, pareille à la digue qui empêche le flot corrosif et dissolvant de venir ronger et désagréger la rive. Toute autonomie ecclésiastique, si fragmentaire soit-elle, constitue donc une force. Il vaudrait mieux, évidemment, une Eglise unique embrassant toute la race, groupant toutes ses énergies en un seul faisceau, défendant tous ses intérêts d'un seul et même coup, mais à défaut de cet idéal, mais tant que cet idéal reste irréalisable, il faut savoir se contenter de moins et faire bonne figure au seul bien possible. Ce bien possible, il faut même savoir le rechercher. Tel est du moins le sentiment des Serbes, gens réfractaires aux principes de la politique du tout ou rien. Aussi, en attendant la reconstitution d'un patriarcat unique, travaillent-ils à multiplier les autocéphalies partielles.

Aux petites Eglises de leur race debout en Autriche-Hongrie et dans les deux Etats jougo-slaves de la presqu'île balkanique occidentale, ils veulent en ajouter une autre. Ils savent que le cœur de la vieille Serbie battait plus au Sud et que son ancienne capitale religieuse reste incorporée à l'empire ottoman, que les sujets des Nemanja habitaient au bas de la Serbie actuelle et que leurs arrière-neveux forment encore la majorité de la population dans le vilayet de Kossovo en entier et dans ceux de Monastir et de Salonique en partie, et c'est là, au nord de la Macédoine, dans les districts et sur les confins orientaux de l'Albanie que se portent de préférence leur propagande et leurs efforts.

Jusqu'à ces dernières années, le patriarcat grec de Constantinople gouvernait seul les orthodoxes de ces régions. Un beau jour on y vit paraître les émissaires de l'exarchat bulgare, suivis à courte distance des éclaireurs envoyés par Apostolo Margariti, la grand apôtre du roumanisme dans la Macédoine.

Ce déploiement de missionnaires essentiellement hostiles à leurs idées ne pouvait laisser indifférents les patriotes de Belgrade. Pourquoi, dirent-ils, des milliers de chrétiens, aussi authentiquement serbes de race qu'orthodoxes de religion, continueraient-ils à former le troupeau de pasteurs phanariotes beaucoup plus grecs qu'orthodoxes? Pourquoi, surtout, ces ouailles ignorantes ne seraient-elles pas énergiquement protégées contre les intrigues des mercenaires, exarchistes ou autres, qui s'ingénient à les dévoyer et à les introduire dans un bercail étranger!.....

Aujourd'hui, les ouvriers du serbisme sont là. Brebis par brebis, bergerie par bergerie, ils arrachent annuellement des centaines de têtes à la houlette des pasteurs grecs, des centaines de têtes à la gueule des loups bulgares et koutsovalaques. Dans leur campagne, cela va de soi, ils trouvent de puissants appuis dans les représentants officiels du royaume serbe, dans le ministre accrédité à Constantinople, dans le consul général établi à Salonique, dans le consul fixé à Monastir, dans les vice-consuls campés à Prichtina, Uskub, Prizrend et Serrès. Pour eux, comme pour leurs rivaux, l'école vient au premier rang des moyens de propagande mis en action. Rien d'ailleurs qui leur soit particulier et les distingue de leurs adversaires, sauf peut-être une certaine horreur de l'hypocrisie chère aux Grecs, de la brutalité familière aux Bulgares, du tapage coutumier aux Koutsovalaques.

Mais leurs succès, que sont-ils? Un observateur superficiel les comparera à ceux de l'exarchat et les trouvera peu de chose. N'en jugeons pas de même. Remarquons la différence des situations, tenons compte des difficultés vaincues, et les résultats nous paraîtront merveilleux.

C'est la Russie, on le sait, qui força la Porte à reconnaître l'exarchat pour barrer la route au catholicisme, au moment où ce dernier allait s'implanter des rives du Vardar à celles du Bas-Danube et de la mer Noire. Créée pour des chrétiens soumis au sultan, l'Eglise exarchale eut, dès le

premier jour, toute liberté d'action sur les terres du Sultan; établie pour les orthodoxes de race bulgare, elle trouva, bientôt après, une protectrice naturelle dans la principauté bulgare. Ce nouvel appui, d'ailleurs, ne priva l'exarchat d'aucun de ses précédents avantages. La Russie lui continua son cœur de mère, dans le secret espoir de redonner plus facilement vie, un jour ou l'autre, à telle stipulation du traité de San-Stéfano devenue lettre morte au Congrès de Berlin. La Turquie, de son côté, s'obstina à ne voir en lui qu'une institution ottomane: désireuse d'affirmer bien haut que son autorité souveraine ou suzeraine s'étendait encore, malgré les événements de 1878 et de 1885, à toute la race bulgare, elle accepta sans peine que tous les enfants de cette race, raïas de Thrace et de Macédoine, sujets privilégiés de Roumélie orientale, vassaux de Bulgarie proprement dite, eussent pour chef religieux unique et suprême le prélat domicilié sur le Bosphore à trois pas d'Yldiz. Être chez soi aussi bien à Monastir qu'à Vidin ou Choumla, avoir pour soi contre les menées du Phanar, d'Athènes et de Belgrade, toute l'indifférence intéressée de la Porte, toute l'action de Sofia, toute la diplomatie de Saint-Pétersbourg, quelle force pour l'Eglise bulgare! La propagande serbe, est-il besoin de le dire, n'a jamais disposé de pareils atouts. Par le fait même qu'il existe un royaume serbe complètement indépendant, elle a toujours excité les susceptibilités de Stamboul; par le fait même que les petits frères bulgares convoient la Macédoine entière, elle a toujours été mal vue aux bords de la Néva. Etonnez-vous, après cela, que ses progrès aient été moins rapides!

A cette première cause d'infériorité, qui est de nature politique, il s'en ajoute pour les Serbes une seconde, qui est d'ordre religieux. Les exarchistes sont des schismatiques reconnus, libres de vivre en guerre ouverte contre le Phanar et de mener la bataille gaillardement. En leur jetant de multiples anathèmes et en les mettant, lors du Synode tenu à Constan-

tinople en 1872, à la porte de sa communion, le patriarcat œcuménique les a dispensés de toute retenue, de toute réserve, de toute mesure, de tout égard, et ces Bulgares à la main rude, au pied lourd, en ont profité pour écraser sous leurs poings et sous leurs talons tout ce qu'ils ont rencontré de patriarchiste. Telle n'a pas été la situation des Serbes. Orthodoxes pieux, les Serbes ont été obligés de garder une attitude conciliante et correcte vis-à-vis du Phanar, centre officiel de l'orthodoxie. Il leur a fallu remplacer la brutalité par la douceur et mêler beaucoup de patience à beaucoup de force. D'où ménagements et lenteurs, qui ont nécessairement paralysé leur action, entravé leur marche et retardé leurs succès.

Ces succès existent pourtant, moins retentissants que d'autres, sans doute, mais réels. Les Serbes peuvent, en effet, se flatter d'avoir établi une autocréarchie de plus en Turquie. A vrai dire, cette autocréarchie n'a rien ni de bien officiel ni de bien organisé. C'est un quelque chose à l'état d'ébauche, un quelque chose d'assez indéterminé et de parfaitement peu conforme aux canons, mais cela est. Vouloir, en pareille matière, de la netteté et de la précision serait aller contre la nature des rapports serbo-phanariotes, lesquels demandent, pour éviter toute rupture fâcheuse, beaucoup de vague et d'imprécis.

Est-ce à dire cependant qu'on ne puisse indiquer d'une manière assez complète ce en quoi le triomphe des Serbes consiste? A Constantinople, bien que les feuilles grecques aient oublié d'en parler ouvertement, tout le monde connaît les transformations opérées dans les deux éparchies de Prizrend et d'Uskub. Officiellement, ces deux éparchies relèvent toujours, comme par le passé, du Phanar; mais, en fait, elles ont l'une et l'autre pour métropolitaine un prélat de race et de langue serbe qui ne partage pas du tout les vues du patriarcat œcuménique. Là, dans les églises, le Christ, la Vierge et les saints des icônes ont cessé d'entendre les chants grecs. C'est en slave que partout, depuis la cathédrale jusqu'à

la dernière chapelle de village, le clergé diocésain célèbre la messe et les offices. Eviction des Grecs à Prizrend, éviction des Grecs à Uskub, telle est la victoire des Serbes.

Pour le diocèse de Prizrend, cet événement remonte déjà à quelques années. Lorsque M^{gr} Méléce y mourut, le 7 septembre 1895, après 45 ans d'épiscopat, la diplomatie de Belgrade se mit en campagne pour lui assurer un Serbe comme successeur. Les négociations auprès de la Porte et du Phanar traînèrent. Quand elles aboutirent, le 21 janvier 1896, à l'élection de l'archimandrite Denys, alors protosyncelle d'Uskub, ce fut un cri de consternation du côté d'Athènes et dans tout l'hellénisme. Ceux de Belgrade l'avaient emporté.

M^{gr} Denys, c'est un fait, n'a rien de grec. Elève de l'École théologique de Belgrade, il a vécu presque toute sa jeunesse dans la capitale du roi Milan. A la fin de ses études, il est venu passer trois années au grand Séminaire patriarcal de Halki pour s'initier au parler du Phanar; mais s'il y a appris la langue grecque, de l'âme grecque il n'y a rien pris.

Ses façons de faire au lendemain même de son élection le prouvent assez. Devineriez-vous, par exemple, quels sont les deux personnages dont il se fait accompagner en se rendant pour la première fois auprès du patriarche Anthime VII? Ce sont deux Serbes du royaume, et deux Serbes officiels, M. Groubtchévitch, secrétaire de la légation près la Sublime Porte, et le syncelle Nicéphore Péritch, aumônier de cette même légation. La visite si caractéristique dont je parle a lieu le 30 janvier, le jour même où le nouvel élu arrive d'Uskub à Constantinople. Une semaine plus tard, le 6 février, Anthime VII lui confère lui-même la consécration épiscopale, de concert avec dix métropolitains du Saint-Synode. Mais à quoi bon tant d'honneur et d'amabilité? M^{gr} Denys, en homme intelligent, n'a garde, un seul instant, de s'y laisser prendre. Il va s'installer au plus vite dans son éparchie et il y

inaugure tout aussitôt son œuvre de rénovation. La métamorphose est complète aujourd'hui: plus rien de grec ne subsiste, à l'heure actuelle, dans ce diocèse de la grande Eglise grecque.

Si l'on veut connaître l'importance du troupeau détaché du patriarcat œcuménique, il faut avoir des chiffres sous les yeux. Les statistiques, il est vrai, ne foisonnent pas dans l'empire ottoman, j'entends les statistiques officielles, mais il arrive parfois que l'on peut se passer de leurs renseignements, l'initiative intéressée d'autrui suppléant à l'incurie des autorités gouvernementales. Tel est précisément le cas pour l'Eglise serbe en Turquie. C'est tout récemment, en 1899, pour l'éparchie de Prizrend, en 1900 pour celle d'Uskub, qu'il a été procédé au recensement de cette Eglise. Par qui et comment, je n'ai pas à le dire. Qu'il me suffise ici de remercier, sans le nommer, le très haut personnage dont l'obligeance exquise a bien voulu mettre à notre disposition, polycopiées pour le premier diocèse, manuscrites pour le second, les différentes données de ce double recensement.

L'éparchie de Prizrend, qui porte chez les Grecs le titre de Raskoprisréni et chez les Serbes celui de Rachka-Prizrène, se divise en 17 protopresbytérats ou doyennés, fractionnés eux-mêmes en 145 paroisses. Elle entretient dans la ville même de Prizrend un Séminaire diocésain.

Ses édifices religieux, églises, monastères, chapelles, forment trois catégories distinctes: on officie dans les uns, on n'officie pas dans les autres, les troisièmes sont des ruines.

Le personnel diocésain appartient un peu à tous les rangs et à toutes les conditions de la hiérarchie ecclésiastique. Avec l'évêque, on y trouve des archimandrites, des higoumènes, des syncelles, des protopêtres, des économes, des sacellaires, des prêtres réguliers, des prêtres séculiers, des diacres réguliers, des diacres séculiers, des moines laïques.

La population de l'éparchie s'élève à 19681 foyers ou familles. Ici, notez que

c'est le régime de communauté ou *zadroug*, qui domine dans le pays. Ce régime, en prenant la maison comme unité, base de l'impôt, a pour effet naturel d'empêcher la multiplication des ménages particuliers et de pousser les gens de même origine à vivre le plus grand nombre possible groupés sous le même toit, autour de l'ascendant ou du frère aîné. Il s'ensuit que chaque foyer serbe représente facilement une moyenne de 8 à 10 âmes.

Ceci dit, passons aux chiffres. Je les donne, protopresbytérat par protopresby-

térat, dans un tableau où, pour plus de facilité, A représente les églises desservies, B les églises non desservies, C les églises ruinées, D les monastères utilisés pour le culte, E les monastères ruinés ou non utilisés pour le culte, F les chapelles, G les archimandrites, H les higoumènes, I les syncelles, J les protoprêtres, K les économes, L les sacellaires, M les prêtres réguliers, N les prêtres séculiers, O les diacres réguliers, P les diacres séculiers, Q les simples moines, R les paroisses, S les familles.

PROTOSPREBYTÉRATS	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P	Q	R	S
I. Prizrend.	19	2	3	4				1		1			2	14		1	1	16	2231
II. Gugnilan.	19	1	83	1	5						1		2	16			1	19	2811
III. Prichtina.	12	1	1	1	2	1	1	1	1	1				1		1		16	2116
IV. Voutchitrne.	3		13	1	20						1	1	2	2				4	510
V. Mitrovitsa.	2		9	1						1			1	5				6	776
VI. Kolachine.		2	2	2										4				3	335
VII. Petch.	8	4	40		4		1	1					7	8	1		1	10	1552
VIII. Novi-Bazar.	6		37		2					1			1	13				13	1501
IX. Sénitsa.		2	14		2	1				1				8				9	886
X. Nova-Varoche.	4		16			2						1		5				7	935
XI. Priboï.	1				1	1		1						1				2	378
XII. Priépolié.	2	1		1									1	6				6	974
XIII. Plévlé.	2		5	2	5			1		1			2	9				12	1732
XIV. Bélo-Polié.	3		2										5	5				7	756
XV. Rojaï.	1													2				2	182
XVI. Bérané.	1		16	1	1								2	11				10	1717
XVII. Skadar.	4		1											3				3	289
Séminaire diocésain.						1	1		1	1					2				
TOTAUX.	87	13	242	14	42	6	3	5	2	7	2	2	25	113	3	2	3	145	19681

Le Séminaire, dont le personnel ecclésiastique et la chapelle figurent dans le tableau précédent, constitue le principal établissement d'instruction de la contrée : il compte 8 professeurs, dont 1 pour le turc. En dehors du Séminaire, l'éparchie possède 86 écoles serbo-orthodoxes, 71 de garçons et 15 de filles, où l'enseignement primaire est distribué par 82 maîtres, dont 2 pour la langue turque, et 20 maîtresses. J'ignore le nombre des élèves.

Le diocèse de Prizrend, il faut le faire observer avant de passer à celui d'Uskub, le diocèse de Prizrend embrasse dans ses limites, avec la ville de Petch ou d'Ipek, le centre de l'ancien patriarcat national.

Avec le protopresbytérat de Novi-Bazar, il comprend un district où les troupes autrichiennes tiennent garnison. A Istok, près de Petch, ses fidèles courent vénérer la fameuse église bâtie par Etienne Douchan le Fort ou, comme ils disent eux-mêmes, Detchansky le Grand.

Sans offrir un si beau lieu de pèlerinage, l'éparchie d'Uskub n'est pas moins chère à la race. L'éparchie d'Uskub est un champ de bataille où l'hellénisme défait refuse, malgré tout, d'accepter que Bulgares et Serbes se disputent seuls les familles slaves. Un Grec, M^{gr} Méthode, y tenait la houlette pastorale en novembre 1896. Il tomba malade : le Phanar s'em-

pressa d'envoyer M^{gr} Ambroise, métropolitain de Prespa, surveiller son agonie. Il mourut : le Phanar s'empressa de lui désigner ce même M^{gr} Ambroise comme successeur. Si je dis *s'empressa*, c'est qu'il n'y eut vraiment pas de temps perdu en toute cette affaire. M^{gr} Méthode rendait son âme à Dieu dans la nuit du samedi 28 novembre au dimanche 29 ; la nouvelle télégraphique de sa mort parvenait au patriarcat le dimanche 29 ; le choix de son remplaçant avait lieu, en séance extraordinaire, le lundi 30. Evidemment, les Phanariotes ne tenaient pas à traiter l'affaire d'Uskub comme celle de Prizrend : ils asseyaient précipitamment un des leurs sur le siège vacant, afin de mettre les Serbes en présence du fait accompli. Les Serbes allaient-ils s'incliner ?

Jusqu'en 1890, bien que régie par un prélat grec, l'éparchie ne comptait que des prêtres serbes, et le slave y était resté l'unique langue liturgique. En 1890, à l'établissement du consulat hellène, un prêtre grec, le premier de son espèce, était arrivé de Salonique, et c'est à lui que le métropolitain avait confié sa cathédrale, c'est-à-dire la seule église de la ville métropolitaine qui ne fût pas aux mains des Bulgares exarchistes. Dès ce jour, les Serbes n'avaient cessé de multiplier leurs protestations. En 1896, après six ans de lutte, ils ne pouvaient guère accepter sans mot dire la trop rapide élection de M^{gr} Ambroise.

Le jour où ce prélat voulut prendre officiellement possession de son trône et pontifier pour la première fois, il y eut émeute et la cathédrale resta fermée. Quand elle s'ouvrit, sur l'ordre formel du vali, et que le métropolitain, protégé par les baïonnettes musulmanes, parvint à y pénétrer sous une grêle d'injures et de projectiles peu distingués, ce fut pour chanter victoire dans le désert. Cette victoire, d'ailleurs très relative, n'eut pas de lendemain. Le gouverneur turc ne tarda pas, en effet, à s'apercevoir que l'exaspération populaire allait chaque jour croissant : aussi, pour éviter de plus graves désordres,

pria-t-il M^{gr} Ambroise de se replier au sud de la Macédoine.

Le 6 juillet 1897, après quelques mois de séjour plus ou moins volontaire à Salonique, M^{gr} Ambroise arrivait à Constantinople pour recevoir le dernier soupir de sa mère qui expirait le lendemain. Une semaine plus tard, l'archimandrite Nicéphore, protosyncelle de son prédécesseur, était enlevé d'Uskub et relégué à Patmos, dans le monastère de Saint-Jean l'évangéliste, en expiation de ses attentats contre les intérêts trois fois saints de l'hellénisme. A quoi bon cet exil ? Deux mois ne s'étaient pas encore écoulés, et le patriarcat œcuménique en était réduit à la reculade. Le 11 septembre, en effet, M^{gr} Ambroise prenait l'engagement de ne plus remettre les pieds dans son diocèse, et le Saint-Synode lui désignait comme protosyncelle chargé de le représenter à Uskub, l'archimandrite Firmilien. L'archimandrite Firmilien, disait la *Vérité ecclésiastique* en parlant de sa nomination, c'est bien un prêtre de race et même de nationalité serbe, mais il va se faire naturaliser ottoman, mais il sait le grec, mais il a étudié à l'école théologique de Halki, mais il a suivi les cours de l'Université d'Athènes. Ces *mais*, destinés à masquer la défaite de l'hellénisme, ne devaient pas empêcher cette défaite d'être complète. Voici, pour permettre au lecteur de s'en convaincre, le récit des derniers événements.

Dispensé de régir son éparchie, accablé d'ennuis et de loisirs, M^{gr} Ambroise fut appelé, le 8 mars 1898, à faire partie du Saint-Synode, bien qu'une règle existe qui interdit ces fonctions à tout prélat transféré de siège depuis moins de trois ans. Tandis qu'il se montrait de tous les synodiques le plus aimable et le plus zélé, accueillant et simple à ses visiteurs, même aux hétérodoxes, les diplomates serbes poursuivaient énergiquement leur action, et l'heure vint où le patriarche Constantin V et ses conseillers durent se résigner à doter son éparchie d'un pasteur qui ne fût point grec. Un envoyé de

Belgrade versa quelques milliers de livres turques au Phanar, et le changement se consumma le 30 octobre 1899. Ce jour-là, M^{gr} Ambroise fut élu métropolitain de Pélagonie, autrement dit Monastir, et son vicaire général, Firmilien, fut nommé à sa place sur le siège désormais libre d'Uskub.

Cet archimandrite serbe, qui s'est fait naturaliser ottoman, qui sait le grec, qui a étudié à l'école théologique de Halki, qui a suivi les cours de l'Université d'Athènes, cet archimandrite, mis à la tête d'un diocèse patriarchiste, se montre-t-il plus favorable à l'hellénisme que M^{gr} Denys de Prizrend? Ce n'est pas à croire, et deux faits entre autres le prouvent surabondamment.

Tout d'abord, M^{gr} Firmilien n'a pas encore reçu la consécration épiscopale. Contrairement aux usages de l'Orient orthodoxe, qui met tout à peine une semaine d'intervalle entre le jour de l'élection et celui de la consécration, voici plus de huit mois qu'il reste métropolitain élu et non consacré. Ce retard proclame très haut les fureurs concentrées du patriarcat. Mais qu'espère y gagner la cause hellénique? Les Serbes irrités finiront par se départir de leur admirable patience, et Constantin V, le fidèle observateur des Canons, aura la douleur d'apprendre un de ces jours que son terrible subordonné d'Uskub vient d'être consacré sans lui, consacré valablement, sinon canoniquement. Déjà, le 14 juin dernier, toutes les feuilles de la capitale ont annoncé, à la suite du journal turc le *Sabah*, que la cérémonie allait avoir lieu au mont Athos, dans le couvent serbe de Khilandar. Sera-t-il possible d'opposer longtemps, comme on l'a fait une première fois, un vigoureux démenti à cette nouvelle? Il se trouve au mont Athos, en dehors d'un évêque serbe, une dizaine de prélats, démissionnaires à contre-cœur ou déposés, assez peu satisfaits du Phanar : se montreront-ils, tous les dix, absolument intraitables lorsqu'on leur dira, preuves en mains, qu'ils n'ont rien à perdre à consacrer le métropolitain

élu? A leur défaut, d'ailleurs, il reste le recours aux évêques de Serbie, et l'on n'hésitera pas à user de leur ministère, après entente avec le sultan, si le patriarcat s'obstine dans ses mauvaises dispositions. Cela, on ne l'ignore point, ce sera la rupture définitive et complète, mais qu'importe? L'exemple de l'exarchat bulgare ne démontre-t-il pas que les anathèmes de l'orthodoxie phanariote sont un gage de prospérité?

Si l'on pouvait encore se méprendre, après ce refus de consécration, sur les vrais sentiments de l'hellénisme vis-à-vis de M^{gr} Firmilien, il faudrait lire le communiqué officiel de la communauté grecque d'Uskub, inséré dans le *Constantinopolis* du 30 mai dernier. Ce communiqué peut se résumer ainsi : « Notre curé, Papaïoannis Rousédis, a quitté Uskub ; pour le remplacer, nous avons eu recours à M^{gr} Athanase, de Salonique, lequel nous envoie l'archimandrite Théodore Mantzouranis, un vieillard très fort en musique..... » N'allons pas plus loin ; dispensons-nous même de nous demander si le bon vieux chantre d'église qu'est l'archimandrite susindiqué sera capable de rétablir un peu d'harmonie parmi les orthodoxes de sa nouvelle résidence. Le seul point important à noter, pour nous, c'est que les Grecs d'Uskub agissent et parlent en gens qui se considèrent comme soustraits à la juridiction de M^{gr} Firmilien. Chrétiens orthodoxes, enfants soumis du patriarcat œcuménique, ils feignent d'ignorer M^{gr} Firmilien, métropolitain orthodoxe, élu par le patriarcat œcuménique pour gouverner leur ville, et lorsqu'il leur faut un nouveau curé, c'est à un évêque voisin qu'ils s'adressent. Les Canons, toujours si bien observés dans l'orthodoxie, permettent-ils de se comporter de la sorte? Mais pourquoi parler de l'orthodoxie et de ses Canons! L'orthodoxie, pour un Grec, cela n'existe plus qu'en paroles ; la seule chose qui existe, pour un Grec, au moins en mirage, c'est la Grande Idée. Or, M^{gr} Firmilien n'agit pas, comme les autres prélats patriarchistes, en ouvrier

de la Grande Idée. Donc, guerre à lui !

Cette hostilité, comme bien l'on pense, n'empêche point le métropolitite serbe d'administrer son éparchie au mieux des intérêts serbes. Il est assisté dans sa tâche par 4 protoprêtres, 2 vice-protoprêtres, 1 higoumène et 107 prêtres. Ce personnel, placé à la tête de 88 paroisses, accomplit les exercices du culte dans 69 églises et 11 monastères, laissant à l'abandon 33 églises et 20 monastères plus ou moins ruinés. L'ensemble du troupeau comprend un total de 8197 familles.

Je résume ces différentes données, protopresbytérat par protopresbytérat, dans un tableau où les églises livrées au culte sont représentées par A; les églises non desservies, par B; les monastères habités, par C; les monastères en ruines, par D; les protoprêtres, par E; les vice-protoprêtres, par F; les higoumènes, par G; les prêtres, par H; les paroisses, par I; les familles, par J.

PROTOPRESBYTÉRATS	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
I. Uskub.	14	1	7	5	1			16	16	1042
II. Prechévo.	17	12	1	9		1		44	37	3767
III. Tétovo.	26	7		3	1			23	16	1595
IV. Koumanovo.	7	12	3	2	1		1	16	12	1411
V. Kratovo.	4	1		1	1			5	4	187
VI. Kotchané.	1					1		2	2	176
VII. Egri-Palanka.								1	1	19
TOTAUX.	69	33	11	20	4	2	1	107	88	8197

Ces protopresbytérats ont leur centre dans la localité qui sert à les désigner : il faut en excepter pourtant celui de Prechévo dont le chef-lieu effectif est Bouïanovtzi. Tétovo, chez les Serbes, désigne la ville plus connue des autres sous le nom de Kalkandélen.

Qu'on me permette d'arrêter ici ces quelques lignes sur la moderne restauration du vieux patriarcat d'Ipek. Si j'avais eu à signaler toutes les forces du serbisme en Turquie, j'aurais dû m'arrêter au fameux couvent de Khilandar, mais tel n'était point mon but. Le couvent de Khilandar s'élève sur la presqu'île Athonite, au sud-est de la Macédoine, et c'est assez loin de là, tout au nord-ouest de cette province, que la vieille église nationale du grand saint Sabbas donne les signes avant-coureurs d'une résurrection prochaine. Les deux éparchies de Prizrend et d'Uskub formeront nécessairement la meilleure partie de cette Eglise. Avec elles, dès à présent, les Serbes sont assurés de faire sentir leur influence dans tout le vilayet de Kossovo. Si d'autres rivaux leur résistent encore un peu partout, ils n'ont plus du moins à craindre les Grecs dans l'espace qui s'étend de la frontière monténégrine au coin Sud-Ouest de la Bulgarie et de l'extrémité méridionale de la Bosnie au cœur de la Macédoine. M. THÉARVIC.

Constantinople.

TENTATIVES D'UNION AVEC ROME

UN PATRIARCHE GREC CATHOLIQUE AU XIII^e SIÈCLE

(Suite et fin.)

I. — VECCOS EST NOMMÉ PATRIARCHE.

Le Synode vient de déposer le patriarche Joseph (janvier 1275). A qui confier maintenant la direction de l'Eglise, sinon à un homme sage et ferme, qui maintiendra l'union parmi le peuple et le clergé? Les

électeurs hésitent longtemps entre un moine des Hodèges et le chartophylax Veccos! Le premier jouit d'une grande réputation de sainteté; le second excelle dans le gouvernement des hommes et la gestion des affaires ecclésiastiques.

Finalement, ils décident d'un commun